



VAN DER PLOEG Jan Douwe

Les paysans du XXI^e siècle. Mouvements de repaysannisation dans l'Europe d'aujourd'hui

Éditions Charles Léopold Mayer, 2014, 217 pages

Cet ouvrage, adapté d'un livre de 2008, *The new peasantries. Struggles for autonomy and sustainability in an era of empire and globalization*, offre une synthèse en langue française des travaux du sociologue néerlandais Jan Douwe van der Ploeg, enseignant à l'université de Wageningen (Pays-Bas) et à l'Université agricole de Chine (Pékin).

Le premier chapitre met en place différents concepts qui sont déployés dans le reste de l'ouvrage. L'agriculture est segmentée en trois « constellations distinctes mais liées » (p. 19) : « l'agriculture paysanne » d'abord, qui « repose avant tout sur une utilisation soutenue du capital écologique, et s'efforce de défendre et d'améliorer les moyens de subsistance des paysans » ; l'agriculture « de type entrepreneurial » ensuite ; « l'agriculture capitaliste » enfin, actuellement « en pleine renaissance un peu partout grâce au modèle de l'agroexportation ». Ces types sont caractérisés par un « rapport au processus de production » et une « nature, qualité et durabilité des processus » différents. Enfin, trois « trajectoires de développement » (l'industrialisation, la repaysannisation, la désactivation), « entrent en interaction de plusieurs façons et à différents niveaux, ce qui contribue à donner de l'agriculture mondiale cette image dominante d'anarchie et de désorganisation qui semble la caractériser aujourd'hui » (p. 19).

Le second chapitre approfondit la caractérisation de la paysannerie. Van der Ploeg pose les fondements d'un renouveau scientifique qui reconsidérerait comme pertinents les « repères classiques que sont l'autonomie, l'autosuffisance et le cycle démographique de

la famille paysanne », et qui appréhenderait pleinement leurs capacités d'action afin de cesser de voir les paysans comme des « victimes passives » et « des obstacles au développement » (pp. 47 et 48). Il introduit notamment le concept de « base de ressources », en entendant par là l'ensemble des facteurs de production au sens large (y compris ceux relevant des liens sociaux et des savoir-faire), qui permettent la production et la reproduction de l'unité de production. La base de ressources est par définition limitante, ce qui implique pour l'agriculture paysanne de rechercher, quitte à produire moins, l'efficience et la création de valeur ajoutée à travers des stratégies d'intensification par le travail (en quantité et en qualité), fourni pour l'essentiel par les membres de la famille. Inversement, l'agriculture entrepreneuriale se caractérise par des stratégies d'expansion de la base de ressources pour produire plus, souvent au détriment de la valeur ajoutée et de l'emploi.

S'appuyant notamment sur son expertise de l'évolution des exploitations laitières des Pays-Bas et d'Italie, l'auteur souligne la fragilité croissante des exploitations entrepreneuriales « considérées comme les plus « compétitives » [mais qui] ont le plus de mal à faire face aux conditions inhérentes à la mondialisation et à la libéralisation » (p 32), du fait de la rigidité de leur structure de coûts et des limites à l'artificialisation des modes de production. En période de crise de prix, l'agriculture entrepreneuriale entrerait dans des phases de désactivation, faute de retours sur investissement des capitaux engagés, là où l'agriculture paysanne trouve sa résilience dans sa logique propre : assurer la continuité de l'exploitation en contrôlant l'autonomie de sa base de ressources.

Dans le troisième chapitre, l'auteur analyse les mécanismes de différenciation entre l'agriculture entrepreneuriale et l'agriculture paysanne. Plusieurs couples d'opposition permettent de dégager une grille de lecture des changements en cours : autonomie vs. dépendance à l'égard des marchés, artificialisation vs. coproduction, augmentation d'échelle contre intensification par le travail, spécialisation contre multifonctionnalité, etc.

Le chapitre 4, consacré au « développement rural », avance qu'un mouvement de repaysannisation aurait débuté au cours des années 1990 en Europe, résultant de deux flux. Le premier proviendrait d'individus, pas forcément issus du milieu agricole, mais cherchant dans l'agriculture un projet de vie ou un complément d'activité. Le second d'agriculteurs cherchant à réorienter leur système de production pour retrouver une latitude face à l'emprise croissante du réseau oligopolistique qui contrôle la production, la distribution et la consommation alimentaire. Cette repaysannisation s'inscrirait dans un mouvement de contestation des institutions et des schémas modernistes prévalant depuis le milieu du XX^e siècle en Europe, où l'agriculteur était moins vu comme l'acteur central du système de production agricole que comme l'opérateur de prescriptions venues d'ailleurs. Elle se caractérise notamment par une remise en cause des processus et modes de travail, afin de faire émerger des pratiques professionnelles « qui autorisent une prise de recul, de la flexibilité et de la qualité, et réduisent considérablement le stress » (p. 125).

La critique de l'ère moderniste n'épargne pas la recherche et les systèmes-experts : l'exemple de la coopérative territoriale NFW (Noardlike Fryske Walden) aux Pays-bas rappelle comment, sous la menace de réglementations environnementales contradictoires, des agriculteurs se sont organisés et sont entrés en négociation avec les autorités, sur la base d'objectifs partagés, pour disposer de marges de manœuvre et appliquer au mieux

les solutions techniques qu'ils avaient fait émerger de leurs propres expérimentations. De manière générale, l'auteur appelle d'ailleurs à prêter attention à l'ensemble des structures de coopération entre agriculteurs, car elles sont l'expression de cette recherche d'autonomie individuelle et collective.

Les paysans au XXI^e siècle appelle aussi à une refondation de la sociologie agricole. Pour l'auteur, les cadres intellectuels hérités de la période de modernisation empêchent de comprendre les évolutions d'une population engagée dans une recherche d'autonomie pour résister aux empires agroalimentaires. « Ce que la science a créé, c'est une image et un modèle d'agriculteur entrepreneur, un modèle qui définit ce que doivent être l'agriculteur, ses pratiques et les relations qu'il entretient (...). C'est pourquoi on estime généralement, notamment dans les zones où les projets de modernisation fonctionnent, que la paysannerie a *de facto* disparu. Selon tout à la fois les « modernistes » et les marxistes, les paysans sont devenus soit des entrepreneurs, soit des prolétaires » (p. 46). Qu'il s'agisse de l'école française de sociologie rurale autour d'Henri Mendras (*La fin des paysans*, 1967) ou de l'influence de l'économiste américain Théodore Schultz (*Transforming traditional agriculture*, 1964), van der Ploeg enjoint de dépasser ces approches, qui seraient « maintenant inadaptées pour appréhender pleinement la présence, l'importance, les problèmes et les potentiels des paysanneries d'aujourd'hui » (p. 47).

Frédéric Courleux*

Centre d'études et de prospective
MAAF

* F. Courleux travaillait au CEP au moment de la rédaction de cette note.